

Démocratie, hospitalité et politique de l'étranger

Une lecture politique de la phénoménologie de Waldenfels

***Sociologies*, accepté pour publication, février 2018.**

Introduction

Dans ses *Mythologies*, Barthes s'en prenait en quelques paragraphes assassins à l'un des stratagèmes mis en œuvre par la critique pour marquer son dédain : clamer haut et fort son incompréhension face à une œuvre¹. Non pas par accès soudain de modestie dans le chef des critiques mais parce que l'aveu maîtrisé d'une imbécillité passagère serait le moyen le plus sûr et le plus économe de mettre en doute la clarté et l'intérêt de ladite œuvre. A certains égards, la démarche philosophique que poursuit Bernhard Waldenfels depuis quelques décennies prête le flanc à ce même genre de rebuffades². En construisant un raisonnement implicitement politique suivant une approche phénoménologique, le tout dans un style âpre qui évoque plus l'aphorisme que le raisonnement analytique, Waldenfels s'expose au risque que les théoriciens politiques répondent par une incompréhension feinte, plutôt que par un dialogue critique, à ses thèses et à ses intentions³. Dans cet article, j'aimerais me porter au-devant de cet écueil en offrant à la « politique de l'étranger »⁴ telle que Waldenfels la conçoit un traitement systématique et critique qui en éclaire les enjeux. L'enjeu de cette relecture sera de démontrer que, loin d'être un thème secondaire, la politique – et singulièrement la question de la relation entre démocratie et hospitalité – hante toute la réflexion phénoménologique du penseur allemand.

¹ Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 36-37.

² L'observation n'est pas neuve. On la retrouve dès 1989 sous la plume d'un commentateur qui qualifie son œuvre de « richly textured and 'challenging' », cf. Dallmayr, Fred, « On Bernhard's Waldenfels », *Social Research*, vol. 56, 1989, p. 702.

³ Bien que la relative indifférence avec laquelle l'œuvre de Waldenfels a été reçue en théorie politique a de quoi étonner, cette règle connaît quelques exceptions : Vanni, Michel, *L'Adresse du politique. Essai d'approche responsive*, Paris, Cerf, 2009; Heidenreich, Félix, « La xénopolitique – une 'impossibilité vécue' ? Sur la phénoménologie de l'expérience de l'étranger de Waldenfels », *Revue Germanique Internationale*, vol. 13, 2011, p. 179-186 ou encore Conklin, William, « Statelessness and Bernhard Waldenfels' Phenomenology of the Alien », *Journal of the British Society for Phenomenology*, vol. 38, n°3, 2007, p. 280-296. Un numéro spécial de la revue *Ethics and Politics* lui a également été consacré et fait la part belle dans certaines contributions à la dimension politique de son œuvre : « The Paths of the Alien. On the Philosophy of Bernhard Waldenfels », *Etica & Politica / Ethics and Politics*, vol. 13, n°1, 2011, p. 7-290.

⁴ L'expression est de Waldenfels et apparaît à plusieurs reprises dans l'ouvrage qui constitue le centre de gravité de cet article. Voir Waldenfels, Bernhard, *Topographie de l'étranger. Etudes pour une phénoménologie de l'étranger*, trad. Francesco Gregorio, Frédéric Moinat, Arno Renken et Michel Vanni, Paris, Van Dieren, 2009, p. 12, 20, 27.

Sous la plume de Waldenfels, la question de l'étranger se présente pourtant sous des traits de prime abord méconnaissables pour le théoricien politique⁵. Son parti pris renverse en effet les présupposés à partir desquels la théorie politique tend à se confronter aux contentieux soulevés par le surgissement de l'étranger aux abords de la communauté politique. Plutôt que de considérer que la question fondamentale est celle de l'accueil qu'une communauté politique se doit de réserver à *des étrangers*, migrants de toutes natures qui se présentent aux frontières de son territoire ou aspirent à en devenir membre⁶, Waldenfels se demande s'il est possible de rendre compte philosophiquement d'une hospitalité à *l'étranger* dans sa généralité la plus abstraite. En d'autres termes, est-il possible de rendre compte philosophiquement d'une ouverture de principe à *l'expérience de l'étrangeté* associée à la rencontre de l'étranger ? Et, le cas échéant, comment penser la réponse que nous apportons à cet étranger qui se présente sous la forme de l'inattendu, du déconcertant ou de la surprise et qui jaillit sans cesse dans notre quotidien pour en interrompre, déplacer ou transgresser l'ordre ?

Reprenant à son compte ce faisceau d'interrogations, cet article se propose de jeter un éclairage neuf sur leur dimension politique implicite. Pour commencer, il reviendra sur les soubassements conceptuels de la pensée de Waldenfels afin de montrer pourquoi sa phénoménologie de l'étranger ne peut s'empêcher d'empiéter sur la théorie politique. Pour ce faire, après avoir élucidé la distinction cruciale que Waldenfels trace entre altérité et étrangeté, il mettra en exergue l'articulation systématique de trois thèses phénoménologiques fortes de Waldenfels : la *primauté heuristique de l'étranger sur le propre*, la *tendance à l'appropriation de l'étranger* et l'*originalité de la requête de l'étranger*. Je montrerai que ces thèses phénoménologiques non seulement invalident l'équivalence que Schmitt établit entre étranger et ennemi, privant l'hospitalité de sa condition de possibilité, mais qu'elles se prolongent également dans une critique de la « politique de l'appropriation ». Cette dernière s'incarne selon Waldenfels dans une hospitalité corrompue, que cela soit sous la forme du dévoiement de l'universalisme mis en œuvre par l'Europe ou au moyen des logiques du nationalisme et du fonctionnalisme qui visent toutes deux, quoique suivant des modalités différentes, à priver l'étranger de son étrangeté ou, dit autrement, qui cherche à lui ôter son aiguillon. Cet article défend donc que, loin de constituer une brève escapade en terrain inconnu, cette dimension politique est en réalité constitutive du projet philosophique de Waldenfels. Sa conceptualisation à nouveaux frais de l'étranger s'articule avec une

⁵ Il existe une constellation d'auteurs de théorie politique qui partagent avec Waldenfels le travail conceptuel de thèmes tels que l'étranger, l'évènement ou encore la singularité. On pourra se reporter avec intérêt aux travaux de Jean-Luc Nancy, de Paul Ricoeur ou de Marc Crépon. Mais cette approche demeure tout à fait minoritaire, notamment en regard de la croissance exponentielle de la littérature consacrée à l'« éthique de l'immigration » dans l'espace académique anglophone.

⁶ Pour un aperçu des conceptualisations de l'hospitalité dans le champ de la théorie politique, on pourra consulter Deleixhe, Martin, *Aux bords de la démocratie. Contrôle des frontières et politique de l'hospitalité*, Paris, Classiques Garnier, 2016 ou Boudou, Benjamin, *Politiques de l'hospitalité. Une généalogie conceptuelle*, Paris, CNRS Editions, 2017.

politique de l'hospitalité dont on cherchera à montrer qu'elle est prioritairement acception de l'indéterminable et de la transgression de l'ordre, bref de la part irréductible d'imprévisible associée à l'étranger. Au vu de cette conclusion intermédiaire, l'article avancera alors que la phénoménologie politique de Waldenfels partage de nombreux traits avec la démocratie entendue comme le régime politique le plus à même d'accueillir l'imprévisible, telle qu'on peut la retrouver notamment sous la plume de Lefort. Enfin, ultime conséquence de cette lecture politique de Waldenfels, la « politique de l'étranger » entendue comme l'ouverture à l'aiguillon de l'étranger n'est pas sans influencer sur la politique de l'hospitalité au sens usuel du terme comme politique migratoire.

Substituer l'étrangeté à l'altérité

Dans une étude qui allait faire date, Vincent Descombes revisitait 45 ans de philosophie contemporaine en France (de 1933 à 1978) en l'organisant autour d'une question directrice unique⁷. Sous sa plume, les représentants tutélaires de la philosophie française se seraient lancés dans la quête de l'articulation théorique ultime entre le Même et l'Autre. De la relecture par Kojève de la dialectique chez Hegel à l'aune d'une lutte existentielle entre le maître et l'esclave à la célébration de la *différance* par Derrida et consorts, la philosophie française – à laquelle appartient dans une certaine mesure Waldenfels puisque la majeure partie de ses référents théoriques (empruntés à Merleau-Ponty, Levinas, Foucault ou Derrida) ont été forgés dans le creuset des interrogations de cette époque⁸ – se penchait sur la relation, voire sur la prise de position à opérer entre deux essences ontologiques. La singularité de la démarche de Waldenfels tient en partie à ce que, en dépit de la dette intellectuelle qu'il a à l'égard de cette entreprise philosophique, il refuse de se laisser enfermer dans son carcan théorique étroit. A l'opposition frontale entre le Même et l'Autre, Waldenfels choisit d'adjoindre un troisième terme qui en fait exploser le cadre : l'étranger (*Fremd*)⁹.

⁷ Descombes, Vincent, *Le Même et l'Autre. Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978)*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

⁸ Waldenfels n'a cessé de nouer un dialogue étroit avec la pensée française dans une série d'ouvrages qui n'ont malheureusement pas encore été traduits, voir Waldenfels, Bernhard, *Phänomenologie in Frankreich*, Frankfurt, Suhrkamp, 1983; *Id.*, *Deutsch-Französische Gedankengänge*, Frankfurt, Suhrkamp, 1995; *Id.*, *Idiome des Denkens. Deutsch-Französische Gedankengänge II*, Frankfurt, Suhrkamp, 2005.

⁹ L'interprétation qui suit doit beaucoup à Ciamarelli, Fabio, « L'inquiétante étrangeté de l'origine », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 96, n°3, 1998, p. 512-524.

Ainsi que le souligne Waldenfels : « l'étranger n'appartient pas au fonds de commerce de la pensée occidentale classique¹⁰. » Et pourtant : « comme le corps propre, la langue, l'image, le temps et le lieu, il appartient à ces phénomènes fondamentaux qui marquent d'une empreinte spécifique tout ce que nous rencontrons¹¹. » C'est donc cette lacune conceptuelle que Waldenfels se donne pour objectif de combler. Et ce qui fait la spécificité de l'étranger à ses yeux, c'est qu'elle ne jouit pas du luxe d'avancer sur le terrain assuré d'une opposition à une essence ontologique dont elle baliserait les limites en marquant sa différence¹². L'Autre, dans son acception classique, se définit comme la négation du Même. Il est ce qui vient interrompre l'autoréférence tautologique, la répétition à l'identique de l'essence. Ce qui se résume dans la tradition du formalisme par la notation $b = \text{non-}a$. Une différence préexiste à la relation du Même et de l'Autre qui permet de mesurer la distance qui sépare l'un de l'autre¹³. Cette logique s'appuie sur la présence ontologique du Même pour établir depuis cette assise une forme de symétrie entre les différentes positions, symétrie qui serait impensable si elle ne s'inscrivait pas toujours déjà au sein d'un même ordre, d'une logique générale du sens qui soit valide pour le Même autant que pour l'Autre.

Or l'étranger, du moins tel qu'il est introduit dans ce débat par Waldenfels, n'est pas une essence ontologique mais une notion phénoménologique¹⁴. Suivant une citation quelque peu cryptique d'Husserl à laquelle Waldenfels ne cesse de revenir, l'étranger ne peut alors se définir autrement que par la modalité de sa présentation – l'étranger est « l'accessibilité attestable de ce qui est originairement inaccessible¹⁵. » Husserl, en bon phénoménologue, considère en effet qu'il est vain de distinguer le phénomène de « son mode de sa donation phénoménale¹⁶. » L'étranger s'y détermine par la modalité paradoxale selon laquelle il donne à voir ce qui en théorie devrait rester dissimulé au regard. Dans la mesure où il est déterminé par ce mode d'accès, il n'est lesté d'aucune essence, fut-elle seconde ou dérivée à partir de son opposition au Même. Sans contenu identifiable, il ne peut dès lors prétendre au statut de « chose ». Dans une optique phénoménologique,

¹⁰ Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, op.cit., p. 10.

¹¹ *Ibid.*, p. 9.

¹² *Ibid.*, p. 38.

¹³ *Ibid.*, p. 31.

¹⁴ Waldenfels insiste sur ce point lorsqu'il reproche à Ricoeur de tomber dans le piège théorique de la confusion entre altérité et étrangeté. Voir Waldenfels, Bernhard, « L'autre et l'étranger » dans Greisch, Jean (ed.), *Paul Ricoeur. L'herméneutique à l'école de la phénoménologie*, Paris, Beauchesne, 1995, p. 331. On trouve le même genre d'assimilation dans un commentaire qui cherche à transformer la phénoménologie de la responsivité en sociologie. L'étrangeté y est alors rabattue sans ménagement sur le statut juridique d'étranger, ce qui mène à de gros contresens. Voir Endress, Martin, « The Concept of Responsiveness and the Understanding of the Other » in Cheung, C.-F., Chvatik, I., Copoeru, I., Embree, L., Iribarne, J. and Rainer Sepp, H. (eds.), *Essays in Celebration of the Founding of the Organization of Phenomenological Organizations*, web-published at www.o-p-o.net, 2003.

¹⁵ Husserl, Edmund, *Méditations cartésiennes suivies de Conférences de Paris*, trad. Marc B. de Launay, Paris, PUF, 1994, p. 164.

¹⁶ Duportail, Guy-Félix, « Le propre de l'étranger », *La Vie des idées*, 7 janvier 2010.

l'étranger se révèle être une *expérience* plus qu'un objet. Et ce qui autorise ce mouvement contradictoire « d'accès à l'inaccessible », c'est que l'étranger procède d'une *différenciation à soi*. L'étranger en d'autres termes n'est pas la négation du Même (*idem*), il est une distanciation à l'égard du propre (*ipse*)¹⁷. Un propre qui n'est lui-même pas bien établi (on y reviendra) ou plutôt qui ne se constitue que par rapport à cette différenciation même, c'est-à-dire qui se saisit opportunément du moment de cette prise de distance à soi pour tracer son contour. A la différence du Même pour l'Autre, le propre ne préexiste pas à l'étranger et ne lui offre donc aucune assise, ce qui explique la relative fragilité de cette relation.

L'étrangeté de l'étranger peut alors se décrire, dans les termes de Waldenfels, comme un « devenir-étranger de l'expérience et un devenir-étranger à soi pour celui qui en fait l'expérience¹⁸ ». En vertu du geste fondateur de la différenciation à soi, l'expérience de l'étranger fait advenir le propre tout autant qu'elle le trouble. Dans une autre formulation, Waldenfels décrit l'étranger comme une « présence absente¹⁹ ». « Présence » d'une part car l'expérience de l'étranger est paradoxalement familière. Nous sommes exposés en permanence au dérèglement du quotidien, à la confusion des sens, au surgissement de l'inattendu. Mais présence qui *s'absente* néanmoins en vertu d'une tendance de l'étranger à se manifester dans un éloignement des repères, dans un geste de retrait par rapport au familier, au connu, au banal. D'où encore une autre caractérisation de l'étranger par Waldenfels. Celui-ci correspondrait au sens propre comme au sens figuré à « l'extra-ordinaire ²⁰ ». « Extra-ordinaire » au sens propre car il est ce qui ne répond à la logique d'aucun ordre, ce qui échappe à son organisation réglée et qui suscite donc la surprise et l'étonnement. Puis « extra-ordinaire » au sens figuré, car l'étranger franchit toujours un seuil pour s'extraire et prendre place à l'extérieur d'un ordre. L'étranger, suivant l'emploi le plus courant du terme, est donc aussi un lieu : l'au-delà de l'ordre²¹.

Deux dernières précisions achèvent de montrer en quoi le couple étranger/propre ne coïncide pas avec la dyade Même/Autre. D'une part, l'étrangeté radicale est un phénomène strictement moderne. Si l'on acte du fait que l'étrangeté est indissociable d'un mouvement de retrait par rapport à un ordre, il faut alors ajouter dans un même souffle que la modernité a abandonné toute référence à un Cosmos ou à une chaîne ininterrompue des Êtres. Il n'y a plus de Grand Ordre qui engloberait une multiplicité d'ordres en distribuant et attribuant à chacun une place, une signification et un rôle²². Une telle métaphysique totalisante est incapable

¹⁷ Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, op.cit., p. 31.

¹⁸ *Ibid.*, p. 16.

¹⁹ *Ibid.*, p. 41.

²⁰ *Ibid.*, p. 17.

²¹ Ce qui explique notamment la référence à la topographie dans le titre de l'ouvrage et son goût marqué pour les métaphores spatiales. Car l'étranger y renvoie toujours à une forme d'hétérotopie, à l'effet en retour que l'extérieur exerce sur l'intérieur lorsqu'il se soustrait, se retire de son espace. *Ibid.*, p. 213-238.

²² *Ibid.*, p. 25-26.

d'éprouver l'expérience de l'étrangeté puisqu'elle ne conçoit pas qu'un phénomène puisse passer entre les mailles de son ordonnancement. En revanche, le pluralisme des ordres inscrit dans la disparation des horizons métaphysiques constitutive de la modernité rend non seulement possible l'étrangeté mais il la décline. « *Autant d'ordres, autant d'étrangetés.*²³ », nous dit Waldenfels. Désormais, à chaque ordre correspond son type d'étrangeté (ce qui rend d'ailleurs impensable l'idée d'un étranger *en général*²⁴).

D'autre part, l'étranger est un phénomène dont l'intensité varie ; il connaît plusieurs degrés. Dans sa version minimaliste, l'étranger peut se contenter d'être relatif. Il est alors ce qui est en attente de son inscription au sein d'un ordre. A l'instar d'un continent inconnu qui ne demanderait qu'à être découvert pour être ramené dans l'ordre de la connaissance²⁵. Dans un même ordre d'idées, l'étranger peut appartenir à un ordre qui ne se superpose pas ou mal, ou partiellement à un autre, telles deux langues étrangères. Mais son étrangeté se résorbe dès que le phénomène est ramené à l'ordre idoine et que les perspectives s'accordent (ainsi l'allemand dont le locuteur francophone perçoit qu'il est une langue bien que ses sonorités lui apparaissent incongrues est non seulement familier à l'oreille du locuteur germanophone mais également porteur de sens). L'étrangeté ne se laisse cependant pas toujours appréhender aussi facilement. Dans sa version maximaliste, l'étranger demeure en dehors de *tout* ordre, ainsi que le font certaines expériences-limite (la poésie, la mort, le dérèglement des sens, etc.²⁶) De façon intéressante, la fondation d'un ordre quel qu'il soit appartient à ce registre de l'étranger radical car l'acte de création étant antérieur aux principes qu'ils posent, il ne peut y être réintégré *a posteriori*, à l'image de l'institution d'un ordre politique qui tend à refouler ou à masquer la part d'exception (son moment constituant) qui préside à l'établissement de son cadre

²³ *Ibid.*, p. 45.

²⁴ Ce qui fournit l'occasion à Waldenfels de s'en prendre sans ambages à Julia Kristeva. Celle-ci avait avancé en son temps la thèse provocatrice selon laquelle : « L'étrange est en moi, donc nous sommes tous des étrangers. Si je suis étranger, il n'y a pas d'étrangers. », Kristeva, Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p. 284. Ce faisant, elle se rend coupable aux yeux de Waldenfels d'un « mauvais paradoxe » puisqu'elle assimile et confond l'expérience de l'étranger avec la personne de l'étranger. Selon ce dernier, il est erroné de tirer ce genre de généralisations tapageuses puisqu'elles aplatissent les différences au sein de l'expérience de l'étranger jusqu'à nier la pertinence de la notion (si tout est étranger, plus rien ne l'est). Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, op. cit., p. 38-41.

²⁵ Voir notamment les développements de Waldenfels sur l'apparent paradoxe d'une xénologie, c'est-à-dire d'une science de l'étranger qui étoufferait l'étrangeté de son expérience. *Ibid.*, p. 105-130.

²⁶ *Ibid.*, p. 47-49.

constitutionnel²⁷. A l'évidence, c'est cette déclinaison hyperbolique de l'étranger qui attire et retient le plus l'attention de Waldenfels²⁸.

De la phénoménologie à la théorie politique

La primauté heuristique de l'étranger

Si l'on en croit ce qui précède, l'étrangeté phénoménologique se distingue donc de l'altérité ontologique en vertu du fait que, selon Waldenfels, « le propre n'apparaît comme propre *que par contraste*. L'étranger a donc une priorité heuristique. On ne commence pas avec le propre, on y revient à partir de l'étranger²⁹. » Ce qui met crûment en lumière toute l'insécurité du propre. Car son affirmation ne peut se faire que moyennant la différenciation à soi éprouvée au contact de l'étrangeté. D'un point de vue phénoménologique, le propre est en effet aussi indissociable de son mode d'apparition que ne l'était l'étranger. Or, ce mode d'apparition lui impose de passer sous les fourches caudines du trouble associé à l'expérience de l'étrangeté. Il en va donc d'autre chose que d'une dialectique qui ferait du propre le simple négatif de l'étranger, comme on pourrait le dire du Même et de l'Autre. Ce n'est pas seulement que le propre soit un produit dérivé de l'étranger, comme le suggère par exemple Guillaume Le Blanc lorsqu'il affirme, non sans une pointe de provocation, que les étrangers (ramenés en l'occurrence à la figure sociologique du 'migrant') jouent un rôle beaucoup plus déterminant que les nationaux dans la définition de l'identité nationale dans la mesure où leur condamnation à vivre en marge de la communauté politique en fait l'incarnation des frontières qui dessinent en creux l'image de la nation³⁰. Le propos de Waldenfels va en réalité encore au-delà de ce renversement des perspectives. Chez lui, le propre n'est pas déterminé négativement (ce qui serait toujours une détermination) mais il est condamné à ne se poser qu'à travers son exposition à l'étranger qui, par définition, est inconnu³¹. D'où une inévitable inquiétude du propre. Car suivant une formule de Rimbaud qui

²⁷ *Ibid.*, p. 175. De ce point de vue, Waldenfels rejoint largement les thèses de l'imposante étude du pouvoir constituant menée par Negri, cf. Negri, Antonio, *Le pouvoir constituant. Essai sur les alternatives de la modernité*, trad. Balibar Étienne et Matheron, François, Paris, PUF, 1997.

²⁸ Waldenfels a consacré un ouvrage complet à la discussion du concept (polysémique et difficile) d'« ordre ». Dans un dialogue étroit avec les œuvres de Foucault et de Merleau-Ponty, il revient notamment sur la dimension institutionnelle de la notion et sur sa relation contrariée mais nécessaire à l'étrangeté. Cette exploration de la notion d'ordre, passionnante au demeurant, déborde cependant largement le cadre étroit que s'est fixé cet article. On se permet de renvoyer le lecteur qui souhaiterait approfondir cette question vers Waldenfels, Bernhard, *Ordnung im Zwielicht*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1987.

²⁹ *Ibid.*, p. 170. Je souligne.

³⁰ Le Blanc, Guillaume, *Dedans, Dehors. La condition d'étranger*, Paris, Seuil, 2010.

³¹ Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, op. cit., p. 56.

aura fait fortune, il est aussi inconfortable qu'excitant de découvrir que : « Je est un autre³² ». L'étranger radical, du fait qu'il vient d'ailleurs et n'appartient à aucun ordre qui lui conférerait une signification et lui attribuerait une place, est profondément ambivalent. Foncièrement imprévisible, il éveille la fascination pour le mystérieux autant qu'il suscite la crainte face à la menace potentielle. Sa rencontre s'accompagne d'une prise de risques qui peut être synonyme du meilleur comme du pire. Il n'en reste pas moins que le propre ne peut faire l'économie de son expérience.

Cette thèse phénoménologique forte sur la relation angoissante mais nécessaire du propre à l'étranger offre à Waldenfels l'occasion d'une première incursion dans le champ de la théorie politique. Il s'agit pour lui de mobiliser cette définition relationnelle du propre et de l'étranger pour récuser sans ambiguïté possible la figure de l'ennemi chez Carl Schmitt et, ce faisant, de maintenir la possibilité d'une relation non-antagonique à l'étranger³³. On le sait, pour Schmitt, le critère suprême du politique est la distinction entre l'ami et l'ennemi qui a lieu au cours d'une lutte existentielle qui met en jeu rien de moins que l'auto-préservation de la communauté ainsi définie³⁴. Cette opposition, d'une intensité à nulle autre pareille, range toute menace latente à l'encontre du propre dans la catégorie des ennemis à repousser. Toute canonique que cette caractérisation de la politique soit devenue, elle souffre néanmoins, aux yeux de Waldenfels, d'une confusion théorique majeure. Car si ce dernier concède volontiers que l'expérience de l'étranger charrie avec elle inquiétude et crainte en raison de son indétermination intrinsèque, cela ne constitue pas pour autant un motif théorique suffisant pour tracer une équivalence univoque entre indétermination et hostilité. C'est dans ce geste théorique qui rabat abusivement la catégorie de l'étranger sur celle de l'ennemi que se loge selon Waldenfels l'erreur de Schmitt³⁵. Car ce faisant, il néglige (ou nie délibérément) la riche multiplicité des expériences associées à l'étranger au profit d'un seul et unique cas de figure, situé à la pointe la plus extrême du registre de l'hostilité³⁶. L'hypothèse d'une étrangeté non-hostile s'en voit alors oblitérée sans que rien ne le légitime conceptuellement, ce qui rabote d'autant l'horizon des possibles. Car, privée de la perspective d'un accueil de la transgression qui franchit le seuil de son ordre bien réglé, la politique se replie sur l'éternelle répétition de son auto-préservation.

³² Rimbaud, Arthur, « *Lettre du voyant*, à Paul Demeny, 15 mai 1871 » dans *Poésies complètes*, Paris, Vanier, 1895, p. 94-95.

³³ *Ibid.*, p. 58-59.

³⁴ Schmitt, Carl, *La notion de politique - Théorie du partisan*, trad. Steinhauser, Marie-Louise, Paris, Flammarion, 1992 (1932)

³⁵ Schmitt n'est d'ailleurs pas le seul à commettre une pétition de principe. Waldenfels décèle la même erreur (p. 60-61) dans la caractérisation de l'état de nature chez Thomas Hobbes ou dans des textes de jeunesse de Helmut Plessner qui assimilent l'hostilité à l'absence de familiarité, cf. Helmut, Plessner, *Macht und menschliche Natur. Gesammelte Schriften, Band V*, Frankfurt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981, p. 192-195.

³⁶ Pour une argumentation fort similaire dans ses conclusions quoique conduite depuis des prémisses tout à fait différentes, on pourra consulter Balibar, Etienne, « Vers un nouveau cosmopolitisme ? Etrangers, pas ennemis », *Altérités*, vol.9, n°1, 2016, p. 9-26.

Bien qu'il ne le formule pas en ces termes, Waldenfels cherche visiblement à prendre le contrepied théorique de Schmitt. Sans forcer sa pensée, on pourrait dire que le propre est pour lui soumis, sans échappatoire possible, au régime de ce que Derrida avait nommé « l'hostipitalité³⁷ », néologisme qui désignait sous la plume du philosophe français l'oscillation de la figure de l'étranger sur toute la gamme du spectre qui va de l'hôte respectueux de l'hospitalité qui lui est prodiguée à l'hostile envahisseur qui annihile la possibilité même d'un accueil. Le concept d'hostipitalité ne minimise en rien le risque inhérent à l'expérience de l'étranger mais a le mérite de ne pas céder un pouce de terrain sur la question de son indétermination intrinsèque. De même que je ne peux connaître mon invité avant de l'avoir accueilli, je ne peux qualifier l'étrangeté avant d'en avoir fait l'expérience. Si la confrontation avec l'étrangeté est donc loin d'être une sinécure pour le propre, cette première caractérisation théorique permet néanmoins d'affirmer *a minima* qu'une déclaration d'hostilité de principe à l'étranger ne constitue pas en soi une « politique de l'étranger ».

La tendance à l'appropriation de l'étranger

On pourrait objecter à ce qui précède qu'il n'était pas indispensable à Waldenfels de faire preuve d'autant de raffinement théorique pour en arriver à la conclusion que la philosophie de Schmitt pense l'ennemi aux dépens de la catégorie de l'étranger. Somme toute, sur ce point, l'Histoire se suffit à elle-même. Mais si on poursuit plus avant une lecture serrée de la dimension politique implicite de la phénoménologie de l'étranger, on découvre que l'échafaudage théorique de Waldenfels, imposant il est vrai, n'est cependant pas gratuit. Non content d'offrir un argument qui se veut décisif à l'encontre d'une politique de refoulement de l'étranger, il permet également de mettre en lumière les dangers d'une politique, plus douce et partant moins visible, de contention et de domestication de l'étrangeté. Dans les termes de Waldenfels, : « On peut maîtriser l'étranger par des formes plus économiques que celles qui visent à l'élimination de ce qui est différent et qui prennent constamment en compte le cas extrême d'une élimination de l'étranger. A la longue, l'appropriation s'avère être une forme plus efficace de défense qui promet de préserver l'étranger en l'assimilant et en l'absorbant³⁸. » Cette tendance à l'appropriation de l'étranger ne trouve probablement pas d'illustration plus pure de sa logique que la dialectique de la Raison d'Hegel. Suivant la téléologie de cette dernière, l'étranger est voué à ne jamais conserver longtemps son étrangeté : « Et l'on nomme étranger précisément ce mouvement dans lequel l'immédiat devient étranger, puis, de cette aliénation, revient à soi-même, et n'est que seulement alors exposé

³⁷ Derrida, Jacques, *De l'hospitalité*. Anne Dufourmantelle invite Jacques Derrida à répondre, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 45.

³⁸ Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, op. cit., p. 61.

dans son effectivité et sa vérité³⁹. » L'irrationnel, l'incongru n'y apparaît jamais que comme un bref interlude, comme le travail temporaire du négatif qui ébranle le propre mais reste néanmoins en suspens dans l'attente de sa réinscription dans l'ordre de la Raison. Suivant le schème de la ruse de la Raison, le négatif travaille à son insu à la réduction voire à l'abolition de la distance qui le sépare de sa relève dialectique et donc d'une réconciliation avec le propre qui émousse le tranchant de son étrangeté⁴⁰.

Waldenfels fustige cette inclinaison du propre à résorber les excès de l'étrangeté au sein d'une dialectique totalisante et appropriative, et ce à deux égards. Tout d'abord, l'appropriation systématique de l'étranger au sein d'un ordre global (le 'tout') trahit inévitablement une forme d'hypocrisie, au titre que : « Le tout devient lui-même un point de vue particulier aussitôt que quelqu'un – un individu ou un collectif – se réclame du tout dans certaines circonstances limitées⁴¹. » Vieux problème philosophique bien connu qui veut qu'il n'y ait d'accès à l'universel que depuis une perspective située⁴². Par conséquent, l'appropriation, même enchâssée dans une dialectique totalisante qui se place sous le sceau de l'universalisme, ne se départit jamais d'un geste de domination vis-à-vis de l'étranger. Dès lors, et c'est le deuxième élément, cette logique de l'appropriation se rend coupable d'une forme d'immunisation du propre. Elle se porte au-devant de l'expérience de l'étranger dont elle cherche à minimiser la portée en en balisant le contenu. Ce réflexe protecteur est compréhensible au regard de l'indétermination fondamentale qui affecte l'étranger radical mais il a un coût. Lorsqu'on cherche à circonscrire l'expérience de l'étrangeté, que ce soit en le rapportant sitôt qu'il apparaît à un registre de significations bien établies ou en assignant *ex ante* des limites à sa manifestation, on prive l'étranger de son « aiguillon⁴³ », pour reprendre la belle formule de Waldenfels. L'appropriation en ce sens ne nie pas l'étranger, mais elle interdit que l'écharde de son expérience puisse se ficher sous la peau du propre. Ce faisant, elle protège le propre mais au prix de son insensibilité⁴⁴. Evoquant la greffe du cœur qui lui a sauvé la vie (et qui, à certains égards et au risque de jouer avec les mots, a valeur d'expérience paradigmatique de l'intrusion de l'étrangeté au *cœur* du propre), le philosophe Jean-Luc Nancy met en exergue l'ironie du mécanisme immunitaire : le corps propre se retourne contre le corps étranger introduit en son sein

³⁹ Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit*, trad. Lefebvre, Jean-Pierre, Paris, Aubier, 1991, p. 50-51.

⁴⁰ Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, *op. cit.*, p. 197. Ce tropisme hégélien se retrouve décliné selon des modalités différentes dans nombre de pensées de l'hospitalité, sur ce point voir Stavo-Debauge, Joan, « Des 'événements' difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste » in Cefaï, Daniel et Terzi, Cédric, *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*, Paris, EHESS, 2012, p. 191-223.

⁴¹ *Ibid.*, p. 195.

⁴² Balibar, Etienne, *Des Universels. Essais et conférences*, Paris, Galilée, 2016, p. 43-50.

⁴³ Le titre de l'un de ses ouvrages précédents peut se traduire par *L'Aiguillon de l'étranger*, cf. Waldenfels, Bernhard, *Der Stachel Des Fremden*, Frankfurt, Suhrkamp, 1990.

⁴⁴ Ciamarelli, *loc. cit.*, p. 515.

et mobilise son système de défense pour détruire le dangereux inconnu qui, en réalité, le maintient en vie⁴⁵. On est autorisé à voir là une métaphore puissante des excès dans lesquels peut verser une entreprise de réduction anticipative et de résorption de l'étrangeté de l'étranger pour accommoder le propre.

Pour poursuivre le dialogue avec Derrida engagé plus haut, on pourrait dire par analogie que le recul craintif du propre devant l'ouverture à l'étranger et sa résorption de l'étrangeté dans un geste d'appropriation fournit une excellente description phénoménologique de l'opposition que Derrida traçait entre *la* Loi d'une hospitalité pure, dans le sens d'une ouverture inconditionnelle et totale à autrui, et *les* lois positives de l'hospitalité qui ne peuvent rendre celle-ci effective qu'au prix de conditions d'accès qui en trahissent le principe⁴⁶. Pour rappel, Derrida voyait dans l'hospitalité un concept éminemment antinomique. Car l'hospitalité ne pouvait, à l'en croire, être fidèle à son concept que sous une modalité hyperbolique, toute restriction de l'accueil restaurant aussitôt l'asymétrie entre l'invitant installé dans le confort de la souveraineté sur son chez-soi et la supplique de l'arrivant exposé aux affres du dehors. Or, force est de constater que l'hospitalité dans ses manifestations concrètes n'honore jamais cette inconditionnalité, en raison notamment de l'« hostipitalité » évoquée plus haut, c'est-à-dire de l'indétermination radicale de l'étranger, qui en rend trop risquée la réalisation. L'hospitalité est donc sous le joug de deux régimes de lois irréconciliables qui rendent sa pratique *a priori* impossible⁴⁷. L'ouverture à l'étrangeté se laisse décrire suivant une difficulté rigoureusement identique. La rencontre de l'étranger radical, c'est-à-dire de l'indétermination pure, est une perspective terrifiante qui n'est rendue tolérable que par le réconfort qu'apporte le stratagème de l'appropriation. Mais le recours à celui-ci n'en nie pas moins l'imprévisibilité de l'étranger en la rabattant sans cesse sur le propre et le connu, rendant une vraie expérience de l'étrangeté impraticable.

Et ici s'opère un second basculement depuis la phénoménologie vers la théorie politique. Car ces mouvements conjoints d'appropriation de l'universel et d'immunisation du propre ne sont pas à l'œuvre que dans l'éther de réflexions spéculatives. Il préside également aux logiques de constitution des communautés politiques⁴⁸. En droite ligne de ce qui vient d'être dit plus haut, Waldenfels avance que ce n'est pas *par opposition* à l'étranger que se constitue les communautés politiques (comme le pensait erronément Schmitt) mais plutôt *à travers leur appropriation*, dans l'effort qui vise à résorber leur indétermination radicale. Pour le dire

⁴⁵ Nancy, Jean-Luc, *L'Intrus*, Paris, Galilée, 2010, p. 31.

⁴⁶ Derrida, *op. cit.*, p. 71.

⁴⁷ Pour une étude approfondie de ce dilemme, je me permets de renvoyer à Deleixhe, Martin, « L'hospitalité, égalitaire et politique ? », *Revue Asylon(s)*, vol. 13, novembre 2014.

⁴⁸ Ces réflexions ne sont pas sans évoquer une autre recherche sur le lien entre communauté politique et immunisation, voir Esposito, Roberto, *Communauté, immunité, biopolitique*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2015.

encore autrement, les communautés politiques ne se fondent pas au moyen de la guerre avec l'étranger mais à travers son assimilation. Ce qui autorise, dans un geste critique plutôt surprenant, Waldenfels à s'en prendre bille en tête, et à partir des mêmes motifs, aux idéologies nationaliste *et* européiste⁴⁹. Traditionnellement, la théorie politique est plus accoutumée à un tableau qui oppose l'intégration supranationale européenne, fondée sur l'idéal – rarement rencontré – d'une délibération démocratique élargie à un cadre post-national, au repli irrationnel sur le nationalisme ethnique⁵⁰. Waldenfels pourfend pourtant l'un comme l'autre : « La dispute qui tourne autour de la compréhension de l'autre et de l'entente avec lui, et qui pondère la possibilité ou l'impossibilité d'une relation à l'étranger, se déroule en grande partie le long d'une ligne de front où l'on retrouve d'un côté les contextualistes et les culturalistes convaincus, et de l'autre les universalistes résolus. La dispute a depuis longtemps pris les traits d'une guerre des tranchées avec de petites prises de terrain de-ci de-là⁵¹. » Reste, poursuit Waldenfels, que les présupposés sur lesquels reposent ce débat sont eux-mêmes rarement interrogés. Fort de son approche phénoménologique de l'étranger, Waldenfels prétend alors trancher le nœud théorique entre universalistes et contextualistes, européistes et nationalistes, pour en revenir à un semblant de guerre de position intellectuelle. C'est précisément parce qu'il envisage sa critique de l'appropriation de l'étrangeté par le propre comme une refonte de la problématique de la relation à l'étranger que Waldenfels se sent autorisé à tracer une équivalence entre nationalisme et eurocentrisme. Car le repli nationaliste sur une homogénéité culturelle (plus fantasmée que réelle) résultant d'une assimilation menée à marche forcée n'est à ses yeux finalement pas si différent de l'eurocentrisme qui fait de l'Europe l'avant-garde d'une *raison universelle* qu'elle aurait pour mission de promouvoir et de propager⁵². Dans un cas comme dans l'autre, se retrouve le même geste de centration sur le propre qui dénie l'apport crucial de l'expérience de l'étranger. Le propre n'est pas seulement distingué de l'étranger, il lui est préféré : « C'est le modèle – de vie et de pensée – de la centration qui se révèle en fait en lui-même problématique, peu importe que le cercle soit étroit ou large, ou que les anciennes nations continuent à en maîtriser le jeu ou que quelque chose comme une super-nation vienne à leur place⁵³. »

La requête de l'étranger et la créativité de la réponse

⁴⁹ Voir respectivement les chapitres 6 et 7 : « L'Europe en regard de l'étranger » et « Le nationalisme comme ersatz » dans Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, p. 153 et p. 169.

⁵⁰ Habermas, Jürgen, *Après l'État-nation. Une nouvelle constellation politique*, Paris, Fayard, 2000.

⁵¹ *Ibid.*, p. 132.

⁵² *Ibid.*, p. 175-176.

⁵³ *Ibid.*, p. 181.

Face à ce tir groupé contre des modèles de communautés politiques pourtant dissemblables à bien des égards, le lecteur est en droit de se demander quel modèle politique trouve grâce aux yeux de Waldenfels et quelle alternative préconise ce dernier. Une reformulation du phénomène de l'appropriation en indique la direction générale : « L'appropriation commence quand l'étranger qui *s'adresse* à nous devient en sous-main quelque chose *dont on parle*⁵⁴. » Quoique subtile, la révision de la focale est ici cruciale. L'ouverture à l'étranger est invitée à renoncer à toute initiative au profit d'une responsivité bienveillante. Plutôt que de se porter directement vers l'étranger pour fixer les conditions de son accueil (ce qui en fait l'objet du débat plutôt que son protagoniste et serait par conséquent déjà en sous-main un exercice de réduction de son étrangeté), il s'agirait plutôt d'être alerte à sa requête. Ne pas même lui souhaiter la bienvenue, mais écouter son appel. Car, et c'est la dernière thèse phénoménologique que nous passerons en revue dans cet article, pour Waldenfels l'étranger se manifeste en *s'adressant* au propre⁵⁵. L'expérience de l'étranger tient à des événements singuliers qui exigent quelque chose de nous, qui nous pose une question qui ne peut rester sans réponse (car l'absence de réponse est déjà une réponse en soi mais aussi parce que le trouble de leur étrangeté commande d'y réagir⁵⁶.) Et comme cette question émane d'en-deçà du seuil de l'ordre, sa réponse ne peut se faire dans des termes convenus. Formulée selon des règles qui échappent au propre, elle ne se laisse ni pondérer, ni calculer. Quand bien même je trouverais les moyens de la quantifier ou de la circonscrire, il m'apparaîtrait alors qu'elle me demande quelque chose que je ne possède pas. Répondre à l'étranger est donc une tâche tout à la fois entachée de maladresse, puisque les registres de la question et de la réponse ne se superposent pas (ou imparfaitement), et l'occasion pour le propre de faire preuve de créativité. Face à une requête qui explose les cadres qui lui sont familiers, le seul recours pour le propre est de bricoler afin d'offrir ce qu'il ne détient pourtant pas⁵⁷. Cet acte de répondre est, pour Waldenfels, le socle phénoménologique fondamental. Récusant la thèse d'une intentionnalité qui relierait le « sujet » à un « monde » (soit rien de moins que le geste philosophique premier de Husserl qui allait devenir la thèse fondatrice de la phénoménologie) Waldenfels avance que l'acte de répondre qui relie le propre à l'étranger est la pierre de touche de la compréhension des ordres qui nous entourent⁵⁸.

Cette irruption provocatrice de l'étranger, qui sort le propre de sa torpeur en lui soumettant une requête impossible, est indissociable chez Waldenfels d'une observation philosophique plus générale. La dialectique appropriative que l'on a décrite plus haut ne se déployait que moyennant la référence à un ordre ou

⁵⁴ *Ibid.*, p. 64.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 65.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 143.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 66.

⁵⁸ Friesen, « Waldenfels' Responsive Phenomenology of the Alien. An Introduction », *Phenomenology & Practice*, vol. 7, n°2, 2014, p. 68-69.

une téléologie englobante. Autrement dit, elle ne fonctionne que sous les auspices d'un 'tout'. Or, même si elles sont loin d'avoir complètement disparues, de telles prétentions métaphysiques sont en très net retrait dans notre modernité tardive au profit d'une multiplicité d'ordres contingents⁵⁹. Plutôt que d'être assujetti à un point de vue organisateur général, nous vivons dans un univers où une perspective en vaut une autre. Le geste de l'appropriation n'en a pas disparu pour autant, mais il a pris acte de cette nouvelle configuration : « Ce qui est caractérisé comme convenable, significatif ou correct par des ordres contingents et variables n'est plus le vrai comme le tout mais le *normal*⁶⁰. » Le normal se singularise par le fait qu'il n'admet qu'un seul critère, déclinable à l'infini selon les ordres concernés : la fonctionnalité. Est alors normal ce qui remplit la fonction qui lui a été attribuée au sein de son ordre. L'appropriation se fait, par conséquent, *normalisation*⁶¹. L'étranger n'y est plus résorbé dans une dialectique qui anticipe sa réconciliation avec le propre, il est réprimé par une logique disciplinaire qui vise à l'efficacité et abhorre par conséquent toute forme d'aléatoire, de rupture ou de disjonction d'avec l'ordre réglé⁶². Bien qu'il ne le cite nulle part, cette condamnation de l'emprise d'un fonctionnalisme d'autant plus efficace qu'il repose sur une totale vacuité de sens (vacuité qui lui offre la plasticité requise pour rabattre sans cesse la critique formulée depuis un ailleurs sur la dimension du propre) rappelle à bien des égards la condamnation sans appel par Marcuse de la société de consommation de masse. Cette dernière, coupable selon Marcuse de normaliser la critique et d'en faire l'instrument de l'amélioration de son propre fonctionnement disciplinaire effaçait ainsi la possibilité même d'une rupture radicale et donc de s'extraire du piège de l'« unidimensionnalité⁶³. »

Selon Waldenfels, ce basculement, engagé de longue date, s'est accéléré après 1989. Un système politique construit depuis le point de vue du tout, le « socialisme réellement existant », s'est retiré de la scène de l'histoire après avoir été obligé de constater l'implacable victoire du système politique occidental qui s'était fait le champion de la normalisation, baptisé avec causticité par Waldenfels le « fonctionnalisme réellement existant »⁶⁴. Prenant une nouvelle fois à contrepied les grilles interprétatives classiques, Waldenfels se plaît à renvoyer « républiques soviétiques » et « monde libre » dos à dos. Car l'un comme l'autre, du moins dans leur idéal-type, se révèlent être pareillement incapables d'accueillir la transgression de l'ordre que porte la

⁵⁹ *Ibid.*, p. 198-199.

⁶⁰ *Ibidem*.

⁶¹ La question de la normalisation reçoit un traitement systématique dans Waldenfels, Bernhard, *Grenzen der Normalisierung*. Studien zur Phänomenologie des Fremden 2, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1998.

⁶² Waldenfels croise ici deux fils théoriques empruntés à Foucault. La politique qui façonne et organise l'ordre du discours s'y conjugue à l'émergence d'une société disciplinaire, voir Foucault, Michel, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1970 et Foucault, Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

⁶³ Marcuse, Herbert, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société avancée*, trad. Wittig, Monique, Paris, Editions de Minuit, 1968.

⁶⁴ Waldenfels, *Topographie de l'étranger*, op. cit., p. 193., voir Marcuse, Herbert, *L'Homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société avancée*,

provocation de l'étranger. Pour échapper à la morne plaine de la normalisation disciplinaire, il serait impératif de laisser l'irruption de l'étranger nous provoquer et nous inciter à en briser les codes. Cette modalité singulière de l'hospitalité se manifeste donc *a minima* par le respect de l'aiguillon de l'étranger, mais elle tâche également d'y apporter une réponse qui, si elle ne pourra jamais être qu'imparfaite et mal ajustée, aurait néanmoins le mérite de nous contraindre à créer des ressources et des langages que nous ne possédons pas.

Conclusion

Cependant, une telle politique, Waldenfels a l'honnêteté de le reconnaître : « est aussi peu identifiable à la Politique que ne l'est le poétique relativement à la Poésie⁶⁵. » Un lecteur mal disposé serait prompt à y déceler un discret aveu. N'est-ce pas confesser que la « politique de l'étranger » annoncée par Waldenfels et jamais vraiment explicitée n'a rien d'une politique publique (ce point ne souffre pas de contestation) et ne se réduit par conséquent qu'à une vague incantation morale, un impératif éthique d'ouverture à l'étrangeté d'autrui qui ne brillerait ni par son originalité, ni par son tranchant politique⁶⁶ ? S'agit-il d'ériger une éthique de l'hospitalité en rempart contre la résurgence de pulsions xénophobes ? Ou peut-on identifier un noyau plus proprement politique dans l'accueil de l'étrangeté ? Au vu de notre récapitulatif des thèses centrales de la phénoménologie de l'étranger et de leurs prolongements dans le champ de la théorie politique, il nous semble que cette question doit recevoir une réponse nuancée.

De prime abord, la « politique de l'étranger » se présente comme un levier critique. Elle autorise la dénonciation de l'erreur commise par Schmitt quand il assimile abusivement étrangeté et agressivité, fournit le motif du rapprochement entre Europe et nation rendues également coupables d'une même centration sur le propre qui passe par l'appropriation de l'étranger, ou encore elle offre un contrepoint au fonctionnalisme réellement existant (sous la forme d'une réponse créative à la requête de l'étranger). Mais somme toute, si la politique de l'étranger ne devait se résumer qu'à ces critiques, elle se laisserait toujours réduire à un simple principe moral. L'hospitalité que le propre se doit d'offrir à l'étranger outrepassé certes de très loin le modèle classique de l'invitation, puisqu'elle se conçoit bien plus comme une prédisposition bienveillante à l'égard de l'inédit, de la transgression et du renouveau radical. Mais tout ceci ne suffit pas à masquer sa grande proximité avec le commandement éthique d'ouverture au visage de l'autre tel qu'on peut le trouver sous la plume de

⁶⁵ *Ibid.*, p. 210.

⁶⁶ Heidenreich, « La xénopolitique – une 'impossibilité vécue' ? Sur la phénoménologie de l'expérience de l'étranger de Waldenfels », *loc. cit.*, p. 186.

Levinas⁶⁷. Il ne nous dit rien de l'organisation des institutions collectives, de l'attribution et de l'exercice du pouvoir, de la régulation des conflits sociaux ou de l'ordonnancement du pluralisme, pour ne citer que quelques-unes des fonctions traditionnellement attribuées au politique.

Ma suggestion dans cette conclusion est que la politique de l'étranger n'est pourtant pas vouée à rester cantonnée aux incantations morales. Cela implique cependant de poser un geste théorique inexplicablement négligé (ou évité ?) par Waldenfels : *rapprocher la politique de l'étranger de la démocratie*. Car l'une comme l'autre sont marquées au fer rouge par une hospitalité de principe à l'indétermination. Ce point n'est nulle part souligné avec autant de force que dans l'œuvre de Claude Lefort, qui voit en la démocratie « la société historique par excellence, société qui, dans sa forme, accueille et préserve l'indétermination, en contraste remarquable avec le totalitarisme qui [...] s'agence en réalité contre cette indétermination [...] et se dessine secrètement dans le monde moderne comme *société sans histoire*⁶⁸. » La proximité intellectuelle entre Lefort et Waldenfels n'est qu'une demi-surprise si l'on considère que l'un et l'autre ont partagé, en la personne de Merleau-Ponty, le même mentor philosophique. De la phénoménologie existentialiste de ce dernier, ils ont tous deux hérité une méfiance profonde à l'égard des prétentions englobantes de la dialectique auxquelles ils ont préféré substituer une conception ouverte et tâtonnante tant de la perception que de l'histoire⁶⁹, qui se font au gré des rencontres, d'événements et de ruptures toujours singulières (même lorsqu'ils s'inscrivent dans des séquences déterminées), soit à travers l'expérience d'une étrangeté qui rejaillit sans cesse au sein du propre. Ainsi, la démocratie, reflet inversé du totalitarisme chez Lefort, ne cherche ni à refouler, ni à canaliser l'imprévisibilité de l'avenir en la réinscrivant dans une philosophie de l'histoire qui assigne par anticipation à tout événement social et politique sa signification. La démocratie n'est pas tant hospitalière à l'indétermination qu'elle est façonnée par elle. Ce qui se reflète dans son principe électif, pierre de touche de la mutation symbolique qu'elle opère dans l'agencement du régime politique. En institutionnalisant la lutte pour le pouvoir, et donc le conflit, la démocratie crée un cadre politique au sein duquel « les hommes font l'épreuve d'une indétermination dernière quant au fondement du Pouvoir, de la Loi et du Savoir, et au fondement de la

⁶⁷ Levinas, Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, pp. 203-11. Waldenfels ne fait aucun secret de cette proximité intellectuelle bien qu'il tienne à marquer sa différence par rapport à Levinas. Pour Waldenfels, si le geste de répondre n'est pas du ressort du propre et se trouve déjà contenu dans la stimulation de l'étranger (le visage d'Autrui), la réponse que je choisis d'y apporter appartiendrait elle bel et bien au propre. Cf. Waldenfels, Bernhard, *Deutsch-Französische Gedankengänge*, op. cit., p. 340. Voir aussi le commentaire éclairant de Ciamarelli, « L'inquiétante étrangeté de l'origine », loc. cit., p. 513-515.

⁶⁸ Lefort, Claude, « La question de la démocratie » dans *Essais sur le politique. XIXe-XXe siècles*, Paris, Seuil, 1986, p. 26. Pour un commentaire nuancé et éclairant du rapport de Lefort à l'indétermination de l'histoire, voir Geenens, Raf, « Democracy, Human Rights and History : Reading Lefort », *European Journal of Political Theory*, vol. 7, n°3, 2008, p. 269-286.

⁶⁹ Une approche de l'histoire qui emprunte largement à Merleau-Ponty, Maurice, *Les Aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955.

relation de *l'un avec l'autre*⁷⁰. » Régime historique par excellence, entendu au sens d'ouverture à l'incertitude de l'avenir, la démocratie pourrait alors être l'autre nom d'une politique de l'étranger qui se conçoit comme la réponse créative à l'aiguillon qui nous irrite et nous provoque dans l'expérience de l'étrangeté.

Ce qui nous amène à un tout dernier point. On l'a souligné dès l'introduction, l'originalité de la démarche de Waldenfels est de concevoir la politique de l'étranger avec un recul et en des termes qui en réinventent la portée et qui rompent son association réductrice aux seules politiques migratoires. Parvenus au terme de notre exploration de la phénoménologie politique de Waldenfels, il semble néanmoins permis d'amender partiellement cette affirmation dans le but de donner plus de consistance politique à son approche. Certes, la politique de l'étranger n'a rien d'une politique publique et ne peut au mieux, et si l'on nous fait crédit du développement plus haut, se caractériser qu'à travers son assimilation à un régime politique. Elle n'en a pas moins des conséquences en retour sur la politique migratoire qui en précise le régime d'hospitalité. Si la politique de l'étranger commande de répondre à la requête sortie dans l'expérience de l'étrangeté, elle présuppose donc *a minima* de ne pas se soustraire à l'aiguillon de l'étranger⁷¹. Traduit dans des termes qui donnent plus de chair sociologique à ce propos, et moyennant l'approximation qui ferait de l'étranger juridique un vecteur de l'expérience de l'étrangeté (approximation qui pourrait à juste titre être discutée, mais dont l'angoisse xénophobe qui agite les communautés politiques occidentales indiquent partiellement la pertinence), une politique de l'étranger ne se traduirait pas seulement par une institutionnalisation du conflit politique qui se fasse l'instrument d'une adaptation constante à l'imprévu de l'avenir mais également par le refus constant d'une fermeture des frontières étatiques visant à protéger le propre, la nation, de l'aiguillon de l'étranger.

⁷⁰ Lefort, « La question de la démocratie », *op. cit.*, p. 30.

⁷¹ On trouve l'ébauche d'une telle position – quoiqu'exprimée avec plus de retenue et appliqué restrictivement aux seuls réfugiés – dans Waldenfels, Bernhard, « Refugees as guests in need » in Fischer, Roland, *Refugees*, Munich, Hirmer, 2016.